Document generated on 07/03/2025 2:47 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

La mort de Fernando Pessoa

Patrick Tillard

Number 84, Winter 2005

URI: https://id.erudit.org/iderudit/3272ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Tillard, P. (2005). La mort de Fernando Pessoa. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (84), 59–63.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La mort de Fernando Pessoa
Patrick Tillard

Fernando Pessoa regarde la rue par la fenêtre de sa chambre.

Immobile sur le seuil de sa boutique, le patron du Tabac l'observe. Il le salue d'une inclinaison de la tête.

Sous ce regard chaque jour plus éternel, le poète se découvre vaincu.

— Je ne lui retournerai plus de salut, se dit-il tout en sachant que le courage lui manquera. Cet homme n'existe pas, décrète-t-il, je l'imagine : je rêve qu'il me salue…

Un court moment, il pense que cet homme pourrait être Fernando Pessoa. L'idée lui plaît. Il jongle avec elle quelques instants.

Son corps repose sur le lit. Quelqu'un ouvre la fenêtre.

Il se considère dans l'unique miroir de la chambre. Il examine ses vêtements, le relief des boutons, l'épaisseur et la couleur du fil qui lie les boutons au tissu, la trame de l'étoffe. Ses doigts parcourent des pommettes, un front, un menton qui lui ont peut-être appartenu, mais dont il ne perçoit que la matière, dérisoire. Il sourit et, dans le miroir qui lui fait face, un parfait inconnu lui oppose une palette infinie de sourires.

Il souffre… Ce n'est pas exceptionnel, pense-t-il, lorsqu'on meurt la probabilité de souffrance est importante. La situation lui apparaît absurde. Tout se passe en dehors de lui. Je voudrais tant dormir, se répète-t-il.

Il survole les rues sèches de l'Alfama. Il s'évade dans l'épaisseur du ciel. Comment vivre une vie en sachant qu'on la déserte ?

Soudain, il entend Estève, ce vieil Estève qui ne se pose jamais de questions. Son rire et sa voix envahissent la rue. Ils enjambent cavalièrement le rebord de la fenêtre de telle sorte que le tumulte pénètre jusque dans sa chambre. Étonnante vitalité, profonde humanité d'« Estève sans métaphysique… »

Dans un monde de fenêtres ouvertes sur des ciels d'azur, l'innocence de tous les Estève de l'univers ne cesse jamais. Fernando Pessoa s'éloigne du tourbillon d'Estève lorsque le poème surgit avec exactitude :

« L'univers s'est refermé sur moi sans idéal et sans espoir, et le patron du Tabac a souri[1]. »

« Sans idéal et sans espoir. » La vie cernée par ces deux mots. Rien de plus qu'une vie sans vie, immobile, inachevée, peuplée de nuit. Plus d'errance possible en dehors de la poésie, surtout lorsqu'en elle s'incarne la brutalité du néant.

Le patron du Tabac a pour lui, à cet instant, la consistance d'un gardien de prison. Et sans aucun doute, Fernando est prisonnier dans cette chambre.

Sa respiration devient difficile. L'air s'appauvrit. Des ombres chuchotent. Pessoa rêve que la chambre n'existe pas.

Il allume une cigarette. En fumant, il médite son poème. Il le recompose cent fois, mille fois, non loin du coffre de bois où s'entasse, feuillets après feuillets, la poésie d'une vie sans cesse plus absente. La fumée de sa cigarette s'élève vers des mondes où il ne sera jamais. Plus que tout autre sentiment, Fernando se sent exilé. Il contemple l'étranger qu'il est à ses yeux. Doucement, la vérité glisse entre Pessoa et Pessoa.

Il s'étend sur le lit cerné de rêves, tout près de cette vérité qu'il ne trouve nulle part ailleurs.

Quelqu'un ôte la paire de lunettes de son visage et essuie son front avec un linge humide.

Lorsque la fille de la blanchisseuse entre dans la chambre, il a sillonné plusieurs vies. Son esprit a parcouru des siècles inconnus, construisant et détruisant des empires de réalité pour seulement jouer à exister. Émergeant de ses rêves, Fernando retrouve la chambre. En silence, la fille range des chemises amidonnées sur l'étagère. « Si j'épousais la fille de la blanchisseuse peut-être que je serais heureux. »

---

1. Les citations entre guillemets sont extraites du poème de Fernando Pessoa, « Bureau de Tabac », *Campagnes des Puits*, Éditions Unes, 1985.

L'infirmière s'assoit à côté du lit tout en lisant la feuille de soins.

Dans le coffre en bois reposent les cahiers et les feuillets où il a écrit ce qu'il voulait être, ce qu'il sera demain, ce qu'il n'a jamais été. Il regarde le couvercle de ses secrets, puis se tourne vers les murs. Il peuple ceux-ci de noms, d'une merveilleuse architecture de noms. Les noms disposent de Fernando Pessoa avec une tranquille assurance. Ces noms demandaient à naître, il les a nourris de sa poésie. Pour cela, ils vivent plus que lui. Ils se souviennent, ils se rappellent: ne nous laisse pas seuls, mon ami... Ne nous laisse pas seuls...

Ce seront leurs mots ou d'autres qui leur ressemblent.

Il ouvre les yeux. Le papier au-dessus de la fenêtre se décolle du mur moisi. Qui est cette femme qui le regarde ?

Devant lui, se découpent des objets aussi évidents qu'un grain de café, une soucoupe ébréchée, une cruche jaune. Il a écrit sous d'autres noms, en d'autres temps, des poèmes qui chantaient ces choses, des poèmes qui contenaient une part de la réalité dont il pressentait le risque. Mais aujourd'hui — et peut-être en fut-il toujours ainsi —, la terre s'émiette au contact de son corps alors qu'il coule vers cette fenêtre figée sur un ciel parfait, et vide comme le salut du patron du Tabac.

Il se sent froid, enveloppé de terre. Fernando secoue doucement la tête.

L'infirmière sort de la chambre. C'est à peine s'il l'entend.

Du regard, il cherche sa veste. Il l'aperçoit posée sur une chaise. Tout en l'enfilant, il ouvre la porte et sort de la mansarde sans un regard pour le papier peint moisi des murs ou pour les feuilles de papier qui recouvrent la table.

Seul dans la chambre, il geint dans son sommeil. Il ne peut plus rien boire.

Sur le seuil de l'immeuble, le patron du Tabac le salue à nouveau. Fernando expédie une inclinaison de la tête. Sa silhouette couronnée de son éternel chapeau descend la rue blanchie de soleil. Elle s'amenuise doucement puis disparaît dans le bruissement de la chaleur.

Sur son passage, des poètes encore à naître s'éveillent. Leurs âmes cheminent dans Lisbonne comme si Lisbonne avait courbé l'univers vers le petit homme chaussé de poussière qui disparaît au loin.

Quelqu'un, dans une chambre malade, délire et peut-être meurt, veillé de mensonges rassurants et de soins stériles. Fernando considère cette scène en spectateur attentif. Le mourant contemple le ciel de cendres qui glisse dans sa chambre.

Une ombre persiste sur le seuil du bureau de tabac, un chat noir la frôle et s'enfuit. L'ombre traverse la rue ensoleillée. Elle franchit le passage de lumière et gravit les marches de l'escalier. La mansarde est vide. Les chemises rangées par la fille de la blanchisseuse sont empilées sur l'étagère. Des feuilles de papier sont éparpillées sur la table. L'ombre s'assoit sur la chaise.

Elle saisit la plume dans l'encrier. Elle écrit un titre: « BUREAU DE TABAC », puis la première strophe :

« Je ne suis rien.
Je ne serai jamais rien.
Je ne peux vouloir être rien.
À part ça, je porte en moi tous les rêves du monde. »

L'ombre continue ainsi scrupuleusement jusqu'au dernier vers :

« L'univers s'est refermé sur moi sans idéal et sans espoir, et le patron du Tabac a souri. »

Puis elle se lève et gagne la fenêtre. Après un moment passé à contempler la rue, à écouter le bruit sourd et familier de l'Alfama, elle tourne le dos à la fenêtre. Avec une expression infiniment grave, elle classe les pages dans l'ordre exact du poème. Elle soulève le couvercle du coffre et glisse les feuilles de papier dans l'enveloppe qui leur est réservée.

Le coffre refermé, son regard s'attarde sur le papier peint fatigué, la soucoupe ébréchée sur le bord de l'évier, quelques grains de café échappés d'un sachet, la cruche jaune posée à côté du garde-manger.

L'ombre se dirige vers l'unique miroir de la pièce.

La couleur monotone qui déborde dans la chambre efface les contours de la fenêtre. On lui injecte un calmant.

Dans le miroir, les masques lui font face. Usé, le déguisement de Pessoa surgit du miroir derrière la mascarade du patron du Tabac. Doucement son visage de fumée s'efface ; le poète cache ses blessures pour qu'un autre poète, semblable et différent, le protège pendant qu'il rêve ; il désire qu'une autre voix, issue de ses rêves, coupée à vif, vienne prendre sa place. Son souffle se fait plus léger devant cette impatience. Derrière les masques qui glissent et se désagrègent, les poètes appelés par Fernando veillent sur lui avec une grande douceur. Attentifs, ses amis disposent de cette ombre estropiée qui a oublié qu'un poète ne peut mourir seul. De sa poésie fugitive est issu un monde plus tangible que la réalité, habité de songes fraternels, soulagé de ne pas succomber au réel mais plus vrai que cette ombre qui ne se souvient plus d'elle-même.

L'ombre agonise, elle ne sera bientôt plus rien ni personne. Les masques convoitent sa poussière sur le plancher ciré. Solitaire, la conscience de Fernando Pessoa se détache des corps invoqués, elle bascule vers l'obscurité du coffre de bois où patientent ses poèmes qui écarteront un jour le voile de l'oubli.

Le coffre de bois attend. La rue attend. Tout est silence.

La fenêtre a disparu. La couleur du ciel n'est plus qu'un très lent mouvement vers l'absence et le froid.

Les univers qui ont tant intrigué et attristé Fernando Pessoa s'étirent vers des espaces inconnus. Ils forment le portique délabré dont il avait rêvé et, comme il franchit cet impossible seuil, il s'entend murmurer quelques mots.

Le 29 novembre 1935, portée par le vent, on entendit dans les rues de l'Alfama la voix de Fernando qui chuchotait : « *J'ignore ce que demain m'apportera.* »

Fernando Pessoa est mort le 30 novembre 1935.